LA RÉCEPTION CHEZ M. JEAN DUBAR, DIRECTEUR DE L'« ECHO DU NORD ».
Au premier rang, de gauche à droite : MM. EMILE FERRÉ, BOURRAGEAS, JEAN DUBAR, MAURICE DELATTRE, GUILLON et LANGLAIS. — *Au deuxième rang, entre MM. Guillon et Langlais,* M. DANIEL VINCENT.

Bourrageas, du « Petit Marseillais » ; Richard, de la « Dépêche de Constantine » ; Mannoni, de l' « Echo d'Oran » ; Budhet, de l' « Eclaireur de Nice » ; Caste, de la « Dépêche de Rouen » ; Presal, secrétaire général du Comptoir du Papier ; Dubuc, secrétaire du Syndicat des quotidiens régionaux.

Après une brève réception à la gare, les personnalités se dirigèrent en autocars vers leurs hôtels, d'où à 11 h. 30 ils gagnèrent la Chambre de Commerce.

La réception à la Chambre de Commerce

M. Pierre Thiries, vice-président de la Chambre de commerce, souhaite la bienvenue à ses hôtes, entouré de MM. Guilbaut, Heyman, Scalbert, Goudaert et Bernard, membres; Delattre, secrétaire administratif.

M. Thiries excuse M. Descamps, président, retenu à Paris; puis il loue les vertus et les qualités qui ont permis au Nord d'avoir confiance dans le redressement national.

Il rappelle que notre région a versé plus de six milliards au Trésor et que, par son importance économique et ses qualités, elle complète heureusement l'unité nationale.

M. Thiries rend ensuite hommage à la Presse qui dispose d'une puissance considérable et il loue M. Bourrageas d'avoir proclamé l'indépendance de l'organisme et des adhérents qu'il représente. M. Thiries termine en saluant M. Langlais, le doyen et président de la Presse du Nord, et en faisant appel délicatement à une pensée d'union.

M. Bourrageas, au nom de ses confrères, félicite la Chambre de commerce du rôle essentiel qu'elle assume dans le domaine économique et de sa place dans le pays, car elle représente les intérêts d'une importante agglomération et elle demeure la plus belle expression de l'activité française.

Après un vin d'honneur, les personnalités visitent le vaste hall de la Bourse du commerce.

A l'Hôtel de Ville

Les congressistes sont ensuite conduits en autocars à l'Hôtel de Ville où M. Salengro, député-maire, les accueille, entouré de M. Guillon, préfet du Nord; Bruère, député, adjoint, et du Conseil municipal.

Dans la salle Jean-Jaurès, les directeurs des quotidiens applaudissent à l'allocution de M. Salengro qui évoque la mémoire de Gustave Delory, l'ancien maire, et rappelle l'importance des dégâts subis au cours de la guerre par la ville: 1.153 maisons détruites, dont la reconstruction témoigne de l'indomptable énergie du Nord.

M. Salengro brosse ensuite, à l'aide de statistiques, le tableau de l'activité industrielle de l'agglomération de Lille-Roubaix-Tourcoing-Armentières et précise le préjudice que lui porte la crise: travail réduit, création de 7[illegible] fonds municipaux de chômage; 41.470 sans-travail, etc.

M. Salengro conclut en déclarant que l'on dominerait la crise par la volonté et le courage.

L'orchestre du Grand-Théâtre et la Chorale municipale donnent une note artistique à cette réunion qui est levée après l'allocution de M. Bourrageas qui loue les efforts qu'a accomplis la municipalité au point de vue social et de l'enseignement.

Après un dernier « Vivat » entonné par la Chorale municipale, les congressistes se rendent à l'Hôtel Belle-Vue pour le banquet offert par la ville.

Le banquet

Le banquet, à 13 h., réunit, dans les salons de Belle-Vue, les congressistes, autour de M. Roger Salengro, député-maire qui préside à la table d'honneur, entouré de : M. Guillon, préfet du Nord; Mme Guillaume, directrice du « Réveil du Nord » ; MM. Bourrageas, président du Syndicat ; Marchandeau et Soulié, vice-présidents ; Mme Reboux, directrice du « Journal de Roubaix » ; MM. Brodel, député ; Emile Ferré, directeur de l' « Echo du Nord », président de l'Association de la Presse républicaine départementale ; Henri Langlais, directeur de la « Dépêche », président de l'A.P.J.N.; Mme Dumont, directrice de l' « Avenir du Plateau Central » ; MM. Régnier, directeur général de l'Agence Havas, Spriet, Favières, Coolen, Devernay, Jean Lévy, Dompain, adjoints du maire, etc., etc...

Au dessert, M. Roger Salengro rendit hommage aux personnalités présentes, dont M. Marchandeau, ancien ministre, qui caresse l'idée d'une « réforme de l'Etat ». Il loue les directeurs des quotidiens régionaux qui, dit-il, dans la profession, ont le culte de l'honnêteté publique et privée.

Mme Guillaume, directrice du « Réveil du Nord » remercie avec émotion tous ceux qui lui accordèrent leur témoignage de sympathie lors du décès de son mari dont elle évoque la mémoire.

M. Bourrageas se félicite de l'amitié confraternelle qui unit les congressistes attachés à un grand devoir vis-à-vis de l'opinion publique.

Il lève son verre en l'honneur de la Presse du Nord brillamment reconstituée après la tourmente.

A l' « Echo du Nord »

Après le banquet, les congressistes sont reçus à l' « Echo du Nord » par M. Emile Férré, co-directeur, entouré de tous ses collaborateurs.

Les congressistes visitent les diverses installations, le grand hall et compulsent le très beau résumé de l'effort de notre confrère à travers ses collections depuis plus d'un siècle.

Puis après un passage dans la salle des rotatives où ils recueillent un exemplaire sorti à l'instant des presses, les congressistes regagnent leurs autocars qui les emmenèrent visiter les établissements Le Blan.

A la filature Le Blan

A la filature de lin Le Blan, les visiteurs se scindent en plusieurs groupes qui, sous la conduite de MM. Patrick, Jean, Paul et Edouard Le Blan, visitent les immenses bâtiments et assistent aux divers stades du travail du lin.

En quittant l'usine où ils purent admirer l'effort de la main-d'œuvré et la qualité de l'outillage, les membres du Syndicat reçurent un charmant souvenir sous forme de mouchoirs de batiste.

A « La Dépêche »

La réception à « La Dépêche » est la dernière de la journée avant la grande réunion de la soirée.

Dans le hall, magnifiquement décoré de fleurs, M. Langlais, directeur, en termes excellents, souhaite la bienvenue à ses hôtes et leur présente chacun de ses collaborateurs, dont M. Duthil, ancien rédacteur en chef. Puis il vante la force des quotidiens régionaux « institutions familiales » nourries du même esprit par héritage.

Il conclut en levant sa coupe en l'honneur de la « confraternité et du caractère familial » de la presse régionale.

M. Bourrageas, en remerciant M. Langlais de sa réception, salue en lui un journaliste de haute probité, dont le dévouement à la tête de l'Association Professionnelle des Journalistes du Nord est digne d'être admiré.

Après cette réception, les congressistes regagnent leurs hôtels.

Le diner chez M. Jean Dubar

Le Nord a donné à ses visiteurs, particulièrement qualifiés pour en apprécier la valeur, une image complète de sa puissante physionomie en donnant comme couronnement à cette journée, le diner offert par M. Jean Dubar, directeur de l' « Echo du Nord » et Mme Jean Dubar-Motte, dans leur charmante propriété de La Cessoie Lambersart.

Dans ce cadre idyllique qui évoque toutes les grâces architecturales et naturelles du XVIIIe siècle, rehaussées et rendues vivantes par la distinction exquise des hôtes, qui ont à cœur de soutenir les plus belles traditions françaises, celles du travail et celles du goût, furent reçus les invités parmi lesquels se retrouvaient avec quelques hautes personnalités de la région, nos visiteurs déjà cités.

On remarquait notamment, MM. Guillon, préfet du Nord ; le général Pétin, commandant le 1er corps d'armée ; Daniel-Vincent, ancien ministre, président du Conseil général du Nord; Edouard Roussel, sénateur ; Marchandeau, Carissimo, président de la Chambre de commerce de Roubaix ; Robin, procureur de la République ; Maurice Delattre, président du Conseil d'administration de l'*Echo du Nord;* Mmes Reboux, directrice du *Journal de Roubaix;* M. Henri Langlais.

L'aimable et parfaite ordonnance de cette soirée, l'atmosphère qui l'enveloppait, réussirent à conserver à cette réunion de cent cinquante personnes l'intimité qui en fût le grand charme.

Et lorsque M. Jean Dubar prit la parole pour dire à ses convives toute la joie que sa mère, Mme Gustave Dubar, Mme Jean Dubar et lui-même éprouvaient de constater cette cordialité, son discours apparut comme la continuation des spirituels et sympathiques propos qui fusaient de toutes parts.

M. Jean Dubar souligna particulièrement ce qui, au-dessus des conceptions politiques parfois opposées, unit les directeurs des journaux régionaux, à l'abri du grand principe de la liberté de la presse : c'est, dit-il, notre amour pour nos belles provinces si différentes et qui sont les aspects infiniment variés de la grande patrie française.

Avec une piété filiale qui émut tout le monde, M. Jean Dubar exprima ce qu'il devait à son père, M. Gustave Dubar, qui servit ou dirigea pendant cinquante ans l' « Echo du Nord ».

Puis, évoquant des souvenirs qui marquent les étapes de l'organisation professionnelle du journalisme, M. Dubar rendit le plus sincère et le plus délicat des hommages à des journalistes qui honorent notre profession, comme M. Henri Langlais, M. Marcel Gounouilhou, M. Gustave Bourrageas, Mme Reboux, « dont l'éloge, dit-il, n'est plus à faire dans notre région où tout le monde apprécie sa charmante bonne grâce, sa douce autorité; Mme Dumont, « depuis de nombreuses années l'incomparable animatrice de nos réunions. A ces noms, il associa celui de sa mère, mêlée depuis de longues années à toutes les manifestations de la presse régionale.

Salnant les hautes personnalités de la région présentes ce soir, en particulier M. Guillon, préfet du Nord; M. Daniel Vincent, le général Pétin, M. P. Thiries, M. le recteur Châtelet, M. Robin, MM. H. et G. Béghin, MM. Léon Rénier, Le Blan, Prouvost, Jean Lévy, adjoint au maire de Lille, il se réjouit de voir, grâce à elles, le Nord tout entier accueillir ce soir nos confrères.

Et, se faisant l'interprète de ses confrères, c'est par l'expression de leur amitié familiale envers les collaborateurs de leurs journaux, que M. Jean Dubar voulut terminer cette allocution, qui fit, par son ton de cordiale simplicité, la meilleure impression.

Aux accents de l'orchestre qui avait égayé le diner, la charmante fête se poursuivit. Elle fut pour bouquet d'abord l'interprétation de sketches en patois de Lille écrits par Simons et dits par Mme Line Dariel et l'auteur, ces deux étonnants artistes régionaux dont la verve originale jaillit de la meilleure source française; ensuite, un brillant feu d'artifice tiré dans le parc.

La journée d'aujourd'hui mercredi 20 juin

9 heures: Départ en autocars pour Roubaix.

De 9 h. 30 à 11 h. 30: Visite des usines Prouvost, peignage et filature de laine.

Ensuite, visite au « Journal de Roubaix ».

13 heures: Déjeuner offert par Mme Reboux, directrice du « Journal de Roubaix ».

15 heures: Retour à Lille.

15 h. 30: Réception à la Préfecture du Nord.

De 16 h. à 17 h.: Visite du Musée de Lille.

De 17 h. 15 à 17 h. 45: Réception dans le hall du « Réveil du Nord ».

20 heures: Diner offert par les journaux du Nord, membres du Syndicat, dans les salons de l'hôtel Carlton.

La dixième Conférence internationale de la laine à Rome

(De notre envoyé spécial)
PAR TÉLÉPHONE

Rome, le 19 juin 1934.

La première séance plénière de la dixième Conférence lainière internationale a été ouverte mardi matin, sous la présidence de M. Asquini, ministre italien des Corporations, au siège de l'Institut international d'agriculture de Rome, qui domine les jardins de l'ancienne villa Borghèse, aujourd'hui villa Umberto.

M. Raimondo Bardetti, président de l'Association fasciste de l'industrie lainière italienne a souhaité la bienvenue aux délégués des dix pays européens transformateurs de laines qui prennent part à la Conférence et auxquels se sont joints les représentants de la République argentine, de l'Australie, de l'Union sud-africaine, des Etats-Unis, de la Chambre de commerce internationale et de la Fédération cotonnière internationale.

Le rapport annuel de M. Maurice Dubrulle président de la Fédération

Au nom de la Fédération lainière internationale, M. Maurice Dubrulle, président, présente le rapport annuel, dont nous publions les principaux passages :

Vers le 15 janvier, c'était l'essoufflement, l'abandon des cours records de la saison, et la retraite vers les prix d'aujourd'hui qui, si l'on considère les indices des matières premières « non manœuvrées » constitue les environs d'une base saine.

M. MAURICE DUBRULLE

Cependant, un fait aujourd'hui domine le marché : c'est que la laine, dont la situation semble solide précisément parce qu'elle a toujours été un marché libre et non dirigé, subit l'influence de la fermeture d'un grand marché consommateur, à telle enseigne que son prix n'est plus conditionné par sa situation technique, mais par un accident d'économie politique et monétaire.

Il y a là une incidence nouvelle et imprévue des troubles économiques du monde de présent, qui peut conduire suivant les circonstances, c'est-à-dire suivant l'ouverture et la fermeture des écluses, à des baisses imméritées ainsi qu'à des hausses intempestives. Et ceci me conduit tout naturellement à vous dire deux mots de la situation générale.

Parlons franc : elle a encore empiré depuis notre dernière réunion.

La livre et le dollar, qui sont les monnaies de premier plan, continuent leur jeu de cache-cache autour du poteau, auquel elles ne veulent pas encore se lier, d'autres monnaies ont abandonné l'étalon d'or, soit volontairement, soit sous la pression des événements ; les augmentations de tarifs douaniers, les contingentements, les restrictions des devises continuent leur prolifique floraison !

Le monde est malade ; un nombre incalculable de médecins en tous genres est à son chevet et n'arrive pas à se mettre d'accord sur la médication à infliger au patient.

Crise financière, crise économique, crise sociale ?

Non, hors et avant tout, crise morale !

La folle de produire sans s'inquiéter de ce que la consommation peut absorber (péché d'orgueil) ; la folle de gagner autrement que par le travail de ses bras et de son cerveau (péché de paresse) sont des produits d'après-guerre. Ces deux folies ont désaxé le monde et toutes les classes sociales. Elles ont engendré la jalousie qui est le pire des maux parce qu'elle crée la haine.

Pour revenir à des idées saines, il faut faire une guerre implacable à l'égoïsme, aussi bien à *l'égoïsme des individus qu'à* l'égoïsme des peuples, et c'est pourquoi les esprits sains tendent au corporatisme, d'abord dans le sens national, puis élargi dans le cadre international.

Le fait que des hommes vivant de leur métier, et rien que de leur métier, s'unissent pour étudier ensemble les problèmes communs de leur profession crée entre eux un sentiment de confiance, d'amitié et de solidarité, qui est bien près de l'altruisme.

C'est sous l'égide de ces sentiments que je place la Conférence internationale de la Laine de Rome de 1934, avec l'espoir de voir la Fédération Lainière Internationale prendre la tête d'un mouvement d'opinion qui, montrant aux peuples la voie du salut, fasse figure de libératrice des sentiments particularistes qui empoisonnent actuellement l'univers.

La question douanière

L'importante question douanière a fait ensuite l'objet d'une déclaration de la part de chacune des délégations.

La Fédération lainière internationale avait invité les comités nationaux à faire connaître leur opinion à ce sujet à la suite de l'échec des pourparlers entamés depuis deux ans et qui, on s'en souvient, avaient abouti tout d'abord à un accord provisoire entre la France, la Belgique et la Hollande, accord connu sous le nom de pacte de Tilbourg.

M. André Peltzer (Belgique), constatant les tendances antarchiques de plus en plus accentuées de la plupart des nations, a proposé une modification à la résolution adoptée au mois de mars dernier par le conseil de direction de la Fédération. Le nouveau texte suggéré par l'industrie lainière belge tend, en quelque sorte, à l'application d'un système de stricte réciprocité seul capable, d'après M. Peltzer, de faire réfléchir les pays qui continuent de mettre des entraves au commerce mondial, en incitant les Gouvernements à tenir compte des intérêts généraux des peuples.

M. M. Dubrulle, au nom de la France, a confirmé l'intention des industriels lainiers de son pays d'observer toujours, comme par le passé, la politique douanière la plus libérale possible, mais à la condition que « l'instabilité des changes n'intervienne pas comme un élément de dumping et de déséquilibre économique des prix. »

M. Hodgson (Angleterre) s'est élevé contre les entraves de toutes sortes apportées à la circulation des capitaux et des marchandises.

M. Dodi (Italie), constatant l'exaspération du nationalisme économique, a affirmé que l'Italie sera l'un des premiers à répondre favorablement à tout appel tendant à développer les rapports commerciaux entre les nations.

La délégation hollandaise, par la voix de M. Nipsaerts, a posé le problème de la concurrence japonaise et celui des dérogations nécessaires à la clause de la nation la plus favorisée.

La Hongrie, l'Autriche et la Pologne ont présenté, quant à l'éventualité d'une entente douanière, des réserves nécessitées par leur situation spéciale.

Enfin, M. Low-Beer (Tchécoslovaquie) a spirituellement mis en lumière les contradictions qui existent entre les déclarations des peuples et leurs actes. Il a précisé que le gouvernement tchèque entérinera tout accord conclu entre les industriels lainiers d'au moins quatre pays.

Parlant d'un récent discours de M. Mussolini, M. Low-Beer a fait siennes les conclusions du chef du gouvernement italien.

— Dites-vous encore une fois, déclara-t-il, qu'une terrible alternative se dresse devant la conscience de tous les peuples européens: ou bien l'on retrouvera un minimum d'unité politique, de collaboration économique, de compréhension morale; ou bien le destin de l'Europe sera irrévocablement fixé.

Une discussion eut lieu alors à propos de la résolution proposée par la délégation belge préconisant les modifications à la clause de la nation la plus favorisée, modifications nécessaires pour permettre une politique de stricte réciprocité.

Finalement, la Conférence, approuvant les réserves des délégations italienne et tchèque et confirmant la résolution adoptée au mois de mars à Paris, a renvoyé à la prochaine réunion du Conseil de direction l'étude du problème délicat des dérogations à la clause de la nation la plus favorisée.

La relation entre la fermeture des marchés étrangers et les mesures de quelques gouvernements pour régler l'importation des matières premières

La déclaration faite à ce sujet par M. Stohr, au nom de la délégation allemande a été l'événement marquant de cette première séance.

L'industrie lainière allemande a posé nettement devant la Conférence le problème de la « situation très difficile » (ce sont les propres termes du rapport) dans laquelle les finances allemandes se trouvent pour la deuxième fois depuis la guerre, vis-à-vis de l'étranger.

Cette situation a pour cause les sorties d'or de la Reichsbank nécessitées par les achats massifs de matières premières. Elle a eu pour résultat l'institution d'un système étroit de contrôle et de prohibition d'achats.

Mais, comme dit un proverbe allemand, la nécessité rend ingénieux, et l'Allemagne cherche à s'affranchir de plus en plus de la tutelle étrangère pour son approvisionnement en matières premières en poursuivant la fabrication des « ersatz ».

Les industriels allemands préféreraient, évidemment, utiliser les matières premières dont les qualités ont été reconnues de tout temps. Mais en présence des entraves apportées au commerce allemand d'exportation, il n'existe pas, à leur avis, d'autre moyen d'arrêter l'hémorragie de leur monnaie que de restreindre au maximum l'importation des produits qui ne sont pas absolument indispensables à l'économie allemande.

Ce n'est pas trop dire que cette déclaration a produit sur la Conférence une forte sensation.

Après que M. Dodi (Italie) eut expliqué les raisons pour lesquelles le gouvernement italien a été conduit à contrôler les importations de laines brutes, M. Hodgson (Angleterre) a répondu à la déclaration allemande en faisant observer que s'il existe des relations entre les exportations de produits manufacturés et les importations de matières premières, cette relation n'est pas limitée à une seule catégorie des importations ni des exportations, mais embrasse l'ensemble du commerce extérieur des pays considérés.

Si l'on comprend bien l'intervention allemande, elle équivaut somme toute, à une demande de crédit pour le règlement des achats de matières premières.

— Que l'Allemagne et l'Italie, a conclu M. Hodgson, et aussi les autres pays, adoptent la politique large et fondée sur l'expérience qui a été celle de l'Angleterre en pareille matière, ils auront libéré le monde et eux-mêmes des chaînes de la crise économique et, jusqu'à ce qu'ils l'aient fait, les échanges de marchandises sans restriction entre les nations du monde ne pourront pas être restaurés ».

Le marché de Newcastle

Au début de la séance de l'après-midi, après intervention de M. Doucet, la Conférence a adapté sans débat, à propos du marché de Newcastle, une résolution conforme à ce que nous laissions pressentir dans notre communiqué d'hier.

Les autres questions réglées aujourd'hui par la Conférence sont celles de l'unification des méthodes de conditionnement, la limitation des crédits à l'exportation et la défense des créances à l'étranger.

La Conférence a aussi approuvé le rapport de M. Maurice Dubrulle sur le fonctionnement de l'arbitrage international lainier. A cette occasion, M. Damez a rappelé que M. H. T. Bulloch, lors de la signature du premier traité d'arbitrage, avait soumis l'idée qu'un souvenir soit offert à M. Maurice Dubrulle. M. Damez a proposé que cette idée soit reprise aujourd'hui à l'occasion du 10e anniversaire du traité, ce qui permettra à la Fédération, à la fois d'honorer la mémoire de M. H. T. Bulloch et de marquer sa reconnaissance à son dévoué président.

Une réception chez M. Mussolini

A la suite de la réunion, une délégation de la Conférence, présidée par M. M. Dubrulle et composée des membres du bureau, a été reçue au Palais de Venise par M. Mussolini.

Le soir, l'association fasciste de l'industrie lainière italienne a offert aux délégués, à l'hôtel Excelsior, un diner officiel présidé par M. le ministre Bianto. Des discours ont été prononcés par MM. Bardetti, Bianto, Maurice Dubrulle, Schombach, Hodgson et Peltzer.

Deux hitlériens ont enlevé un Alsacien en territoire français

On est sans nouvelles du Mulhousien nommé Desbains, que deux fonctionnaires hitlériens ont arrêté sur le pont de Huningue.

On avait tout d'abord annoncé que l'arrestation de Desbains avait eu lieu sur le territoire allemand. Il n'en est rien. Desbains était resté sur le pont qui est entièrement propriété française.

Les camarades de Mulhouse de Desbains s'étaient entretenus pendant un certain temps avec les deux Allemands, quand l'un d'eux aperçut à cinq mètres du pont le poteau avec l'inscription « rue Adolf-Hitler ». Les Mulhousiens avant souri, les Allemands se jetèrent sur Desbains au moment où il s'apprêtait à s'en aller. Desbains fut frappé à coups de matraque et enfermé dans une baraque où les Allemands continuèrent à le maltraiter. Après coup, on le transporta en automobile à la prison de Lörrach. Le bruit court qu'il se trouverait actuellement emprisonné à Fribourg-en-Brisgau, où il comparaîtrait prochainement devant les tribunaux.

Les Allemands accusent Desbains d'avoir dit qu'il faudrait pendre Hitler, mais les témoins de l'incident s'élèvent nettement contre cette accusation. D'après leurs dires, Desbains n'a pas prononcé une seule parole.

Un septuagénaire est arrêté à Lille pour faux, usage de faux et usage de stupéfiants

La police a appréhendé hier, un nommé Georges Vanoutrève, âgé de 78 ans, sans profession, demeurant à Lambersart, qui se présentait chez les pharmaciens muni d'une fausse ordonnance et réussissait à se faire remettre des stupéfiants.

En raison de son âge, Vanoutrève a été laissé en liberté, mais il n'en sera pas moins poursuivi.

— A Munich, il sera interdit, par ordre de la police, de danser le 28 juin, anniversaire de la signature du traité de Versailles.

Dernière Heure

La semaine de quarante heures à Genève

Genève, 19 juin. — La Conférence du travail n'a pas adopté l'article premier du projet de convention concernant la semaine de quarante heures dans l'industrie. Le quorum n'a pas été atteint, par suite de l'abstention massive des représentants patronaux et de l'abstention d'un certain nombre de gouvernements.

Quatre gouvernements ont voté contre l'article premier. Ce sont: la Belgique, l'Empire britannique, le Luxembourg et les Pays-Bas.

La délégation gouvernementale française s'est abstenue.

— A Nancy, Albert Stuermann, 48 ans, manœuvre, a été tué d'un coup de couteau par sa femme, son mari, rentré ivre, l'ayant menacé d'un couteau, elle avait voulu le désarmer, le couteau s'était retourné dans la lutte et avait blessé mortellement Stuermann. Le meurtrière a été arrêtée.

— Plusieurs journaux ont annoncé que le président Edouard Herriot allait se rendre incessamment en Grèce, où il ferait un séjour d'une dizaine de jours. Au cabinet du ministre d'Etat, on dément cette nouvelle.

— L'un des membres les plus en vue de l'expédition allemande qui tente d'atteindre le sommet du Nanga Parbat, dans l'Hymalaya, M. Drexel, conseiller aux chemins de fer allemands, a succombé à 5.000 mètres d'altitude, des suites d'un pneumonie.

Renseignements commerciaux

COTONS

LIVERPOOL, 19 juin.

Importations, 321; Amérique, hausse 8; Brésilien, hausse 3; Egyptien, hausse 3-6.

Termes	Nouv.-Orléans Préc.	Nouv.-Orléans Jour	New-York Préc.	New-York Jour
Disponible	12.10	12.31	12.16	12.25
Juin	—.—	—.—	11.90	12.12
Juillet	11.95	12.15	11.98	12.16
Août	—.—	—.—	12.02	12.20
Septembre	—.—	—.—	12.10	12.31
Octobre	12.17	12.36	12.19	12.40
Novembre	—.—	—.—	12.24	12.45
Décembre	12.29	12.50	12.30	12.52
Janvier	12.33	12.54	12.36	12.58
Février	—.—	—.—	—.—	—.—
Mars	12.44	12.66	12.46	12.71
Avril	—.—	—.—	—.—	—.—
Mai	12.53	12.76	12.56	12.81

Recettes. — Aux ports de l'Atlantique, 1.000; aux ports du Golfe, 11.000.

Exportations. — Pour la Grande-Bretagne, nulles; France et Continent, 4.000; Japon et Chine, 1.000.

CHANGES A L'ETRANGER

Londres : Sur Paris, 76.40; sur Bruxelles, 215.90; Esc. bors banque, 0 15/16; Prêt à court terme, 0 3/4.

New-York : Sur Paris, 6.60 6/4; sur Londres, Câb. transf., 5.0473; sur Bruxelles, 96.39.

SUCRES. — Cuba, prompte livraison, 212; A terme : Sur juillet, 161; septembre, 168; octobre, 172; décembre, 176; janvier, 178; mars, 183; mai, 189. — Ventes, 30.000 tonnes.

Revue du marché de New-York

New-York, 19 juin. — Après une ouverture satisfaisante, le marché a été orienté à la baisse et des réalisations ont joué un rôle important qui s'est traduit par des pertes variant de fractions à 3 dollars. 500.000 titres ont changé de mains au cours de cette séance.

A l'ouverture, les cours ont été fermes, mais après une période active au début de la séance, des prises de bénéfices se sont produites et le marché a réagi quelque peu, mais les transactions se sont alors ralenties. A ce moment, les valeurs d'aciéries et d'entreprises industrielles ont été faibles, tandis que les ferroviaires, les minières et celles de produits chimiques ont été irrégulières.

Durant l'après-midi, de nouvelles réalisations considérables ont pesé sur le marché et, en conséquence, la tête a enregistré des pertes variant de fractions à 3 points, mais comme précédemment, les transactions ont substantiellement diminué après le recul des cours. Les pertes se sont étendues au cours des dernières transactions et la clôture fut faible.

ECHOS

LES POULES PARLENT. — Les poules parlent-elles? Elles parlent, si l'on en croit Herr doctor Barlier Schmidt, de Munich, lequel a réuni dans sa propriété de campagne une cinquantaine de ces volatiles, dont il est arrivé — après des études prolongées — à comprendre le langage. A la vérité, Herr doctor Barlier Schmidt ne comprend encore qu'une douzaine de mots de ce vocabulaire, mais il est sûr de leur signification.

Ainsi, quand les poules ont faim, elles poussent un petit cri qui ressemble à « Hôp! Hop! »

Aussitôt le bon savant leur donne à manger et elles manifestent leur satisfaction par une autre onomatopée qu'il exprime ainsi: « Kell Kel. »

Comme ces poules se feraient une pinte de bon sang si elles pouvaient lire le rapport que Herr doctor Barlier Schmidt vient de dresser sur leur langage!

***

CARBONE A LA CHAMBRE. — Cependant que Bonnaure, interrogé mercredi dernier par les commissaires de la Chambre, s'appliquait à se faire, les « honorables » se désignaient, à la sortie du foirail des Pas-Perdus, un homme aux larges épaules et d'une élégance raffinée qui contrastait d'ailleurs avec la vulgarité de son physique.

C'était Carbone, escorté de deux « costauds », qui venait conférer avec les élus de Marseille. Durant une bonne heure, il s'entretint avec MM. Ambrosini et Sabiani, dans le salon d'attente de la Rotonde, et s'en fut, très digne, apparemment satisfait.

— Il ne manque plus que l'inspecteur Bonny au rendez-vous, observa un humoriste...

Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 20 juin 1934 N° 7.

C'ÉTAIT POUR RIRE !

PAR
CHARLES FOLEY

Mlle Haubret eut une petite moue. Si attendant que pût le rendre le bonnet de Richard, ce programme ne lui plaisait qu'à demi. Tant d'incidents malheureux pouvaient surgir d'une aventure aussi risquée !

Mais comment Denise eût-elle reculé alors qu'elle avait fait les premiers pas? Pour quel avantage d'avoir, contre un persécuteur enragé de rancune et de rancœur, un protecteur aussi puissant que d'Hossenoy ! Et garder le petit hôtel plein de très chers souvenirs, se savoir à l'abri des huissiers, n'était l'avenir assuré. Enfin, debout et prêt à la poignée de main qui allait sceller le pacte, ce jeune beau soldat enveloppait Denise d'un regard suppliant tant de loyauté qu'elle ne résista plus.

— Soit ! je consens, dit-elle.

Et, pour la seconde fois, elle posa ses mains dans les mains de Richard. Le capitaine allait de nouveau porter les baisers sur ses lèvres.

— Vous oubliez que nous sommes des fiancés pour rire ! ajouta la jeune fille en rougissant légèrement. Dois-je vous rappeler votre serment de discrétion ?

A ce reproche, murmuré gentiment, le capitaine libéra les doigts de la visiteuse. Une brume de tristesse voila l'éclat de ses yeux et son sourire s'effaça. Un instant Denise crut le revoir roidi de souffrance, replongé dans sa torpeur de mauvais rêve sous les ailes de l'amour. Mais, dans un ressaut de volonté, Richard se ranima et parla :

— Merci de vous fier à moi, Mademoiselle Denise. Vous n'aurez pas, je l'espère, à vous repentir. Je ferai de mon mieux pour que cette diversion vous soit aussi profitable qu'à moi. J'avais des idées noires et la neurasthénie me guettait...

— Vous, si plein d'entrain, si rieur !

— J'étais gai, je ne le suis plus. Ça reviendra grâce à vous. Je me sens déjà guéri.

— Guéri de quoi ? Physiquement, moralement, votre santé me paraît rien moins qu'inquiétante. Ce qui m'inquiète, par exemple, c'est l'issue de notre folle aventure.

— Bast ! Ne vous tourmentez pas, repartit le jeune hetman, passant sans transition de la mélancolie à l'enfoutement. Le dénouement sera plus simple et plus facile que vous ne pouvez le prévoir !

Ces derniers mots étonnèrent Denise.

— Le connaît-il donc, se demandait-elle, ce dénouement que je ne puis prévoir ? Et pourquoi, le qualifiant de simple et facile, ne pas dire aussi que ce dénouement sera heureux ?

Mlle Haubret en était là de ses réflexions quand plusieurs coups furent frappés à la porte. Le brosseur joufflu, autorisé à entrer, annonça :

— Mon capitaine, il y a là, à la grille, une pauvre dame effarée. Après avoir précipitamment sonné cinq fois de suite, elle réclame Mlle Haubret. Cette dame se figure apparemment que sa demoiselle est perdue.

— Ah ! pauvre cousine Adèle qui, dans l'avenue, m'attend assise sur son banc ! s'écria Denise consternée. Dire que je l'ai oubliée. C'est insensé de s'attarder ainsi. Qu'a-t-elle imaginé? Je me sauve...

— Non, restez, dit d'Hossenoy avec autorité. Je connais Mlle Faugerais et serai enchanté de la revoir. Je cours la rassurer. Et je vous la ramène.

Sans laisser à la visiteuse le temps de rien objecter, le capitaine disparut, suivi du gros joufflu.

CHAPITRE V

ENTENTE CORDIALE

Seule, dans la galerie, Denise eut le loisir de songer à ce qui venait de se passer. Elle en éprouvait une grande joie, née d'un sentiment de subite et profonde sécurité. Mais, à cette grande joie, se mêlait un restant d'inquiétude. Pourquoi, d'un naturel actif et gai, d'Hossenoy, à certaines répliques de la jeune fille, devenait-il sombre, comme obsédé d'une secrète anxiété ? Cas accès de spleen, auquel il avait fait lui-même allusion, étaient rares et presque immédiatement maîtrisés par ses ressauts d'énergie. Mais Denise se demandait quelle en était la cause : maladie d'âme ou de corps ? Elle ne le savait pas et, très probablement, ne le saurait jamais : comment questionner un fiancé pour rire ?

En attente, dans cette belle galerie de palais florentin, la jeune fille songeait ; mais ses songes se perdaient en vaines conjectures.

— Voici Mlle Faugerais ! dit le jeune officier en entrant et tenant Adèle par la main. Après avoir expliqué la cause de votre retard et parlé de nos étonnantes fiançailles, je ne saurais vous dire la peine que j'ai eue à décider votre cousine à entrer. Parlons qu'elle vous supposait victime d'un guet-apens d'horreur toute romantique et que, franchissant mon seuil, elle tremblait de partager votre sort.

Lâchant la main d'Adèle pour tourner les commutateurs et illuminer la galerie comme pour une fête, Richard continuait à parler de verve.

— Eh bien, Mademoiselle, je vous la rends, la cousinette perdue ! Je vous la rends en chair et en os, saine et sauve, plus jolie que jamais et rien moins que captive. Constatez que mon petit palais n'évoque en rien la Tour de Nesle ou les Plombs de Venise. Afin de mieux vous convaincre qu'il n'y a chez moi ni basse fosse, ni oubliette, ni salle de torture, je vous condamne au toit du propriétaire. Ne refusez pas : je suis frondeur et je vous en voudrais. Cela donnera le temps à Benoit, mon ex-brosseur promu valet de chambre-maître d'hôtel, d'exécuter mes ordres et de nous improviser un petit souper. Se fiance-t-on sans sabler quelques coupes de champagne ? En attendant, Mesdames, veuillez me suivre. Je passe le premier afin de vous guider.

Une gaieté bonne enfant, franche et primesautière, sauvait ce qui pouvait paraître banal en ces plaisanteries. On y sentait un besoin de rire depuis trop longtemps comprimé. Mais le ton, l'allure, les jeux de physionomie du jeune homme conservaient, dans la familiarité, une aisance, une mesure, une élégance innées.

D'Hossenoy faisait les honneurs de sa villa sans ostentation, mais avec un contentement visible de posséder de belles choses. Il les aimait, ces belles choses, mais ne cherchait, par aucun boniment, à imposer ses préférences aux autres.

La galerie, la salle à manger, le salon et la bibliothèque se trouvaient au rez-de-chaussée. Adèle garda, de ces diverses pièces, une impression de musée dont leur hôte était le trop respectueux gardien. Il y manquait le caprice et la confusion modernes qu'une femme y aurait apportés. Avec une moins froide ordonnance, on y aurait trouvé plus de confort et d'intimité.

Denise gardait le regret d'avoir, au passage, plutôt deviné que vu ces meubles anciens, ces précieux objets d'art, ces peintures et ces dessins de vieux maîtres. Hâtant la visite par crainte d'importuner ou de fatiguer ses visiteuses, Richard, dans l'escalier à larges paliers droits, devança les deux dames pour ouvrir les portes et donner de la lumière au premier étage.

Se trouvant un instant seule avec sa jeune cousine, Mlle Faugerais en profita pour se rapprocher d'elle et lui dire à mi-voix :

— M. d'Hossenoy m'a mise au courant de votre entrevue et si gentiment, ma foi, que je me suis sentie tout de suite à l'aise auprès de lui. C'était à croire que nous ne nous étions jamais perdus de vue. Inquiète de toi, je fus à son premier mot entièrement rassurée. Il est tellement séduisant ! Quelle différence avec Edmond Dalvy ! Comment imaginer qu'ils soient cousins germains ? Je n'ai pas su résister à l'invite du capitaine. Ça ne te contrarie pas ?

— Du tout, ma grande. Je ne m'attendais guère à ce chaleureux accueil, si bien que tant d'amabilité me fait un peu peur.

— Et bien, pas moi. Je suis conquise, tu sais, absolument conquise...

Un appel de Richard coupa court au colloque. Denise et sa cousine le rejoignirent docilement. D'Hossenoy leur montra sa chambre, son cabinet de travail et les autres pièces, mais de plus en plus vite, si vite que